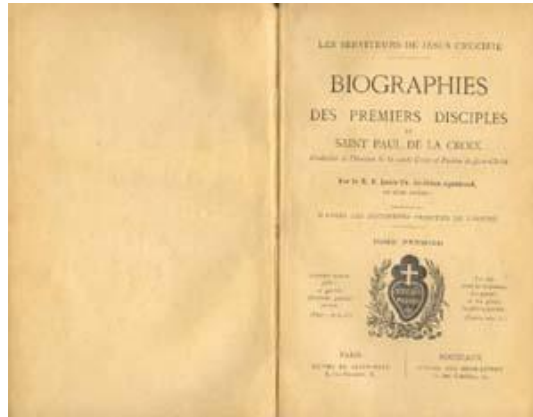


Biographie du Père. Fulgence de Jésus

D'après les

Biographies des premiers disciples de saint Paul de la croix

par le P. Louis-Thérèse de Jésus Agonisant, c.p.



Paris - Bordeaux, 1888

Le Père Fulgence de Jésus

CHAPITRE PREMIER

SA NAISSANCE ET SA PREMIÈRE ÉDUCATION. — FERVEUR DE SES PREMIÈRES ANNÉES. — IL FAIT LA CONNAISSANCE DE NOTRE SAINT FONDATEUR. — SES ADMIRABLES PROGRÈS DANS LA VERTU.

L E P. Fulgence naquit en Toscane, à Pereta, diocèse de Soana; diocèse si souvent fécondé par les sueurs apostoliques de saint Paul de la Croix. Son père s'appelait Jean-Jacques et sa mère Angèle Pastorelli, tous deux d'humble condition et de modeste fortune, mais remplis de la crainte de Dieu. L'heureux enfant vint au monde le 17 juin 1701 ; et à son baptême, il reçut le nom de Fulgence. Les fruits que produisit bientôt cette jeune plante témoignèrent de quels soins assidus l'avaient entourée ses pieux parents,

et comment, dès l'âge le plus tendre, ils l'avaient élevé dans la sainte crainte de Dieu et pénétré des solides principes des vertus chrétiennes.

Encore tout enfant, on vit paraître en lui un caractère docile, aimable et porté au bien. Aussi ses parents pensèrent-ils à l'appliquer aux études, espérant qu'il pourrait être un jour un honneur pour la famille et un secours pour les âmes : ces espérances ne furent point déçues. A peine le jeune enfant eut-il connu le désir et les intentions de ses parents, qu'il y vit la volonté de Dieu et la plus belle vocation. Il s'adonna donc à l'étude avec une ardeur qui promettait un succès plus qu'ordinaire, d'autant plus que l'étude ne porta nulle atteinte à sa piété. C'était là une preuve que la grâce prévenait cette jeune âme de ses bénédictions, en inspirant déjà dans son cœur la maxime de l'Apôtre, que la science sans la piété n'est que vanité, tandis que la piété rend utile à tout. Des documents de l'époque nous apprennent que le jeune Fulgence prit l'habit du Lévite vers l'âge de douze ans. Dès lors il montra un goût particulier pour la retraite, ne s'occupant dans la maison paternelle que de l'étude et de la prière. Si par temps il sortait pour respirer le grand air, on le voyait toujours un livre en main, poursuivant son chemin dans une lecture attentive et recueillie : c'était pour tous un sujet d'édification.

Cette conduite, cette tenue modeste lui concilièrent bientôt une estime et une affection générales. Mais plus que tous, le curé de la paroisse en manifesta sa satisfaction ; il se hâta de l'employer dans son église pour y surveiller le bon ordre et disposer tout ce qui sert aux fonctions sacrées. Dans l'accomplissement de cet office, selon l'attestation du curé même, celui-ci le trouva toujours attentif, exact, d'une obéissance à toute épreuve. Dans sa famille, sa conduite n'était pas moins édifiante. Son père, pour exprimer le contentement qu'il ressentait, en voyant son jeune fils toujours docile, obéissant, pieux, acceptant tout ce qu'on lui ordonnait, avait coutume de dire : « Mon Fulgence (bien que ce ne soit pas à moi de le dire) est une vraie pâte d'or. » Pour abréger, notre jeune clerc était déjà l'ange de la famille, le modèle de ses condisciples, l'édification du pays ; évidemment la grâce avait sur cette âme des desseins particuliers.

Dans le cours de ses études, ses progrès dans la piété et dans la vertu attestèrent sa vocation à l'état ecclésiastique. A l'âge voulu, il fut donc admis dans le clergé du diocèse par Mgr Christophe Palmieri, qui lui conféra successivement les saints ordres. Ce fut à cette époque que, vers l'âge de vingt et un ans, il eut le bonheur de connaître et d'entendre pour la première fois notre Fondateur, saint Paul de la Croix, pendant qu'il prêchait en 1731 ses premières missions, au diocèse de Soana, avec ce zèle et ces fruits qui ont jeté tant d'éclat.

De cette parole de l'apôtre, quels furent les résultats dans l'âme du jeune Fulgence ? notre saint Fondateur lui-même en a fait le récit. Pendant la mission qu'il donnait non loin de Pereta, le jeune clerc s'y rendit pour l'entendre, accompagné de son curé, homme d'un grand mérite et son professeur.

La première fois qu'il s'y rendit ce fut le matin où avait lieu la communion générale ; le discours qu'on prêcha en cette circonstance lui fit une impression profonde ; dès ce moment, il résolut de se consacrer entièrement à Dieu. Sa reconnaissance pour une telle grâce fut immense : c'est ce que nous apprend une de ses lettres qu'il écrivit plusieurs années après à une religieuse du monastère de Piombino. Elle lui avait recommandé d'employer toutes les ressources pour rétablir la santé de notre saint Fondateur ; il lui répondit : « Notre Père est à Orbetello pour se guérir des fièvres, et nous espérons que demain il rentrera dans la Retraite. Malgré l'absence totale de charité en moi, les obligations seules que je lui dois, puisque Dieu s'est servi de son ministère, il y a treize ans, pour m'arracher de l'abîme d'iniquité où m'avaient plongé mes résistances à la grâce, me font un devoir rigoureux d'employer tous les moyens possibles pour conserver une santé si précieuse; et je n'y manquerai pas, je vous l'assure. » Dans ce langage où respire une humilité si touchante, on reconnaît bien le disciple de saint Paul de la Croix. Dans le vrai, son changement de vie n'avait été qu'un accroissement de ferveur dans la pratique des saintes vertus et un élan de l'âme vers la plus sublime perfection. Il commença, dès cette heure, à se lever au milieu de la nuit pour faire oraison, prendre de fréquentes disciplines, à éviter toute conversation vaine, sans rapport aux choses spirituelles, et à garder une tenue si bien rangée et si modeste, qu'on voyait que son cœur était tout abîmé dans les choses du ciel et que Dieu était l'unique objet de ses aspirations. Les gens du pays en étaient ravis, édifiés : à le voir seulement, à causer avec lui, ils se sentaient émus. Parlait-on de lui, on mettait une sorte d'enthousiasme à répéter ces paroles : « Oh ! le bienheureux! quel bon serviteur de Dieu ! »

CHAPITRE II

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE. - SES PROGRES DANS LA VERTU, ET SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Informé de si belles dispositions, Mgr l'Évêque ne crut pas nécessaire de prolonger les épreuves requises par le Concile de Trente pour lui faire gravir le dernier degré du sacerdoce. Le jeune clerc avait vingt-trois ans ; mais sur la recommandation épiscopale ajoutée à la supplique, il obtint dispense de l'âge, et le 30 mai 1733, à la satisfaction générale, l'Évêque fut heureux de lui conférer la Prêtrise. Nul besoin de dire avec quelle piété il s'y prépara et la reçut, après le tableau de la vie fervente que nous venons de tracer. Monsieur le curé, son maître et son père spirituel, put attester que dès sa première messe il remarqua dans son élève un tel maintien et une telle exactitude à observer toutes les cérémonies et les rubriques, qu'il n'eut plus besoin de prêtre assistant. Le jeune prêtre lui-même nous dira quel esprit il apportait au saint autel. Voici ce qu'il écrivait quelques années après à la religieuse de Piombino dont nous avons parlé : « Je crois que votre Révérence ne pourra recevoir ma présente lettre avant la fête du Saint-Sacrement ; mais si elle la reçoit du moins dans l'octave, je lui demande la charité de prier spécialement Jésus-Eucharistie de me pardonner l'énorme témérité que j'eus de consacrer dans un jour si solennel, pour la première fois, son divin Corps et son Sang précieux; de me pardonner également les nombreuses irrévérences que j'ai commises dans la célébration de la sainte Messe pendant tout le cours de onze années. » — De telles expressions nous montrent clairement combien il était pénétré de la sublimité de son ministère, et avec quelle sagesse il s'y préparait par l'humilité, pour retirer du Sacrement les fruits divins qu'il renferme.

Le jeune prêtre travailla donc avec des élans toujours nouveaux à l'acquisition de la perfection sacerdotale. Convaincu que le prêtre est ici-bas le représentant de Jésus-Christ, il s'appliqua plus que jamais à l'étude de ce parfait modèle, pour retracer, autant que possible, en lui-même les traits divins ; et, à l'exemple de l'Apôtre, il se hâta de graver sur sa chair la mortification du Rédempteur. Dès sa première jeunesse, avons-nous dit, il avait montré le goût d'une vie sérieuse, retirée, éloignée des récréations même honnêtes qu'on prend à cet âge. Dès cette époque, sa ferveur alla jusqu'à l'héroïsme : au dire de ses contemporains, les rigueurs et les mortifications qu'il pratiquait, rivalisaient avec celles des anachorètes. Il mangeait si peu qu'à peine pouvait-il soutenir son corps : ses disciplines étaient continuelles et il portait toujours une ceinture de fer et des cilices. L'oraison, les entretiens avec Dieu, il en avait une faim insatiable ; à l'abondance des larmes qu'on le voyait répandre, il semble que le Seigneur lui en avait accordé le don, dans un degré supérieur.

Toutefois, la ferveur que mettait le jeune prêtre à sa propre sanctification ne lui faisait point négliger le grand devoir du sacerdoce, l'oeuvre de la sanctification des âmes ; avant son ordination, il en avait compris toute l'étendue et, sans perdre un instant, il s'y livra tout entier. Cherchant en lui-

même le procédé que devait suivre son zèle, il vit que l'instruction était le besoin le plus impérieux des pauvres gens de la campagne, dépourvus du moyen de se la procurer. Du consentement de son curé, il se chargea de dire la messe à l'aurore, les jours de fêtes, prenant ainsi l'occasion propice, la seule peut-être qui se présentait, d'instruire ces pauvres âmes. Ce plan ne trahit pas son zèle : le prêtre fervent déploya toute son ardeur, en se mettant à la portée de ces humbles intelligences, à exposer la doctrine chrétienne et à expliquer le catéchisme. Telle était l'onction de son coeur, la force de sa parole, que tous en étaient souverainement édifiés et en retiraient un grand fruit.

Ces premiers essais firent connaître à son curé et, pour ainsi dire, toucher de la main les dons que le jeune prêtre avait reçus du Seigneur, et quel bien il pouvait en résulter pour le reste du peuple. Aussi ne tarda-t-il pas à lui imposer le soin d'instruire ses autres paroissiens à une heure différente et d'enseigner les petits enfants. Tout était accepté par ce prêtre plein de zèle, et il s'acquittait de tout avec une ardeur et un succès admirables : c'était une satisfaction générale parmi le peuple qui voyait en lui un digne ministre du sanctuaire et un sujet véritablement utile, l'honneur enfin du pays.

Mais comme le vrai zèle imite le feu qui s'avance et se dilate d'autant plus qu'il rencontre plus d'aliment, ainsi le zèle du jeune prêtre ne pouvait s'arrêter à la limite qui l'astreignait à répandre seulement la semence de la divine parole. Désirant travailler encore plus au bien des âmes, il se fit approuver pour les confessions, et par là s'ouvrit un plus vaste champ à ses aspirations d'apôtre. Les jours de fêtes donc, après avoir célébré la messe et fait l'instruction ordinaire, il passait le reste du temps au confessionnal qu'assiégeait une foule nombreuse. Partout où il apprenait que se trouvait un malade, il accourait pour le consoler et l'exhorter à la patience ; si c'était un moribond, il l'assistait avec une charité pressante, lui donnait les secours que la religion offre en pareil cas pour aider les mourants à franchir un pas d'une si grande importance. Aussi quels ne furent pas les fruits que recueillaient ses travaux et ses paroles uniquement inspirés par l'esprit de charité !

Il n'était pas, selon l'expression du divin Maître, du nombre de ceux qui disent et ne font pas; mais de ces heureux ouvriers évangéliques qui peuvent s'écrier avec l'Apôtre : «.Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. »

CHAPITRE III

SA VOCATION A L'INSTITUT DE LA PASSION DE JÉSUS—CHRIST. — IL REVÊT LE SAINT HABIT

Nous avons déjà raconté comment, encore jeune clerc, il s'était lié d'une amitié spirituelle avec le saint Fondateur dont il avait entendu la prédication et observé la vie. Nous ignorons si dès cette époque, 1731, jusqu'à celle dont nous parlons maintenant, il y eut entre eux échange de lettres, chose d'ailleurs probable. Mais ce qui est certain, c'est que le jeune prêtre, dans cet intervalle, alla souvent au Mont Argentaro visiter saint Paul de la Croix et conférer avec lui des intérêts de l'âme. En voici une preuve assez intéressante : il faisait lui-même de cette aventure un aimable récit^[1]. La première fois qu'il vint visiter les deux serviteurs de Dieu, Paul et Jean-Baptiste, à l'ermitage de Saint Antoine, après un accueil des plus gracieux, les deux solitaires, empressés de lui préparer un festin, allumèrent le feu et mirent des fèves à cuire. En attendant, ils commencèrent à conférer ensemble sur Dieu et son céleste royaume. Plongés dans ces saintes et divines pensées, ils oublièrent le feu, et les fèves et le souper. Lorsque, enfin, ils voulurent prendre leur pauvre repas, ils trouvèrent, sur le foyer éteint, la marmite refroidie et les fèves brûlées. Mais, rassasiés des douceurs spirituelles, ils allèrent, sans regret, goûter un paisible sommeil. Ce trait est bien simple ; mais ne nous montre-t-il pas cependant de quelle trempe était la ferveur, l'esprit d'oraison dans nos premiers Pères? C'était là évidemment le doux attrait qu'éprouvait le jeune prêtre à les visiter avant d'entrer dans l'Institut.

Aussi bien ne tarda-t-il pas longtemps à exécuter son projet : voici à quelle occasion. En 1735, les deux frères, parcourant les diocèses voisins, se rendirent aussi à Pereta pour y prêcher la mission. Avons-nous besoin de dire que l'un des plus zélés à coopérer au succès d'un tel apostolat, ce fut assurément notre Fulgence ? Mais d'une part, les paroles de feu des deux ardents apôtres, et d'autre part la disposition du jeune prêtre à s'enflammer d'une ferveur croissante, ce fut assez pour triompher complètement de son cœur : plus possible pour lui de retarder une résolution que probablement il tenait suspendue et réservée. Éclairé de la lumière de ces vérités qu'il entendait exposer avec tant d'ardeur et de force, il vit dans le plein jour la vanité des choses de la terre et le prix des réalités célestes : cette conviction le détermina de dire un suprême adieu au monde, et de s'enfuir pour abriter son âme dans la solitude et consacrer sa vie entière à Jésus Christ.

Il communiqua son dessein au saint Fondateur, et ensemble ils se concertèrent sur le moyen le plus propre à l'exécuter. Bien qu'il ne semble pas que le Saint lui ait conseillé une fuite précipitée, le jeune prêtre

néanmoins prit ce parti, pour éviter les obstacles qu'il prévoyait de la part des amis et des parents. Quand il sut le jour du départ des deux missionnaires, il s'entendit avec eux pour son propre départ, mais en secret, et en les devançant par un autre chemin : le complot réussit selon ses désirs. Assuré de n'être point aperçu, il vint se réunir à eux au lieu fixé ; et de là, heureux et content, il se dirigea dans leur société vers le Mont Argentaro.

Au comble de ses vœux, sa ferveur lui fit demander au plus tôt le saint habit de la Passion de Jésus-Christ. Nous ignorons et le jour précis et les circonstances de sa vêtue. Mais ce fond de vertus, l'ardeur du saint amour dont brûlait déjà son cœur ne nous autorisent-ils pas à croire que ce revêtement produisit en lui des effets extraordinaires? Ici nous ne voulons pas omettre la déclaration suivante : à bon droit, on peut et on doit dire que notre Fulgence a été le second compagnon du saint Fondateur ; sans doute, avant lui, d'autres sujets s'engagèrent dans la nouvelle milice, mais, astres errants, effrayés des austérités d'une telle vie, ils retournèrent au siècle. Le Père Fulgence, au contraire, fut toujours ferme et constant dans la voie où il était entré. Voilà pourquoi, comme nous le lisons dans une de ses lettres à la même Religieuse de Piombino, il a pu dire qu'il avait été le premier attiré par le Seigneur à la naissante Congrégation.

Mais, s'il fut des premiers et fidèles compagnons de notre saint Fondateur en revêtant l'habit de la Passion, il le fut aussi en imitant ses vertus. Les Mémoires n'ont pas spécifié les actes héroïques pratiqués par ces serviteurs de Dieu pendant leur séjour à ce pauvre ermitage de Saint Antoine : mais quiconque a lu la vie de saint Paul de la Croix peut en avoir une idée ; assurément on ne saurait être accusé d'exagération quand on dit que leur vie était plus du ciel que de la terre, plus angélique qu'humaine, comme il a été constaté ailleurs.

Une notice nous apprend que, conformément à l'esprit de l'Institut qu'il avait embrassé, le P. Fulgence descendait souvent à cette époque, tantôt à Orbetello, tantôt à Port Ercole, tantôt à Saint Etienne; là il faisait des instructions catéchistiques ; et par le sacrement de Pénitence, il donnait aux pauvres âmes les consolations du ciel : telle était d'ailleurs la pratique du saint Fondateur et de son frère Jean-Baptiste. Que de fatigues pour eux, que de peines dans ces voyages ! Chacun de ces lieux était à plus de cinq milles de l'ermitage ; et, soit l'été soit l'hiver, ces hommes apostoliques faisaient ces courses sans chaussure aucune et la tête découverte. Outre ces exercices des jours de fête, le P. Fulgence allait parfois avec le saint Fondateur en mission et y faisait l'instruction catéchistique. Doué d'un caractère doux et pacifique, usant d'une méthode très claire et simple, animé en même temps du feu du divin amour, il donnait à ses paroles des accents qui produisaient sur ses auditeurs des effets merveilleux

Ce fait, nous le tenons aussi de nos Religieux qui virent le Père de près et qui reçurent de lui les premières instructions de la vie religieuse. « Nous avons eu le bonheur, écrit l'un d'eux, alors que Dieu nous appela à revêtir le saint habit de la Passion, de faire une confession générale au P. Fulgence ; et nous pouvons certifier que, dans l'exercice de ce ministère, il possédait une manière admirable, si bien qu'il montrait clairement en avoir reçu de Dieu un don tout particulier. Il en était de même, pouvons-nous dire, dans sa prédication de la divine parole. Nous l'avons entendu tant de fois ! aussi découvriions-nous dans ses discours je ne sais quoi de merveilleuse vertu, d'efficacité puissante ; sa parole pénétrait jusqu'au fond du coeur, et excitait à la pratique de ses enseignements.

CHAPITRE IV

SA FORCE ET SA CONSTANCE DANS LES OBSTACLES QUE RENCONTRA LA CONGRÉGATION NAISSANTE. - SA PROFESSION RELIGIEUSE.

Cette même année, on venait de reprendre la construction de la Retraite de la Présentation de Marie, sur la terre dite de Saint-Antoine, conformément à l'idée et aux lumières que Dieu avait communiquées à notre saint Fondateur, quelque temps avant. Les guerres qui étaient survenues en avaient suspendu les travaux, dont nous avons donné un aperçu dans la Biographie du Père Jean-Baptiste. On nous permettra cependant de rappeler ici, en passant, le souvenir de la ferveur qui animait nos premiers Pères dans ce premier ermitage de Saint-Antoine. De très bon matin, après leur oraison et leur messe, ils descendaient au chantier ; et là, ils portaient de leurs mains pierres, chaux et autres matériaux de construction. Le travail se continuait ainsi toute la journée ; le soir, tous ensemble ils rentraient à l'ermitage éloigné d'un mille et demi. Le jour suivant, mêmes travaux, mêmes fatigues. De cette façon, la construction marcha vite, et en 1737, les Religieux avaient la joie de pouvoir l'habiter.

Mais les oeuvres de Dieu doivent subir de nombreuses épreuves : telle est la loi de la divine Providence. Dieu permit qu'au moment où l'on croyait pouvoir prendre possession de la nouvelle Retraite et de l'église, l'enfer déchaîna contre la sainte oeuvre des oppositions puissantes et cruelles. C'est pour ce motif sans doute et aussi pour obtenir l'approbation des Règles, que, dans l'hiver de cette même année, notre saint Fondateur voulut se rendre à Rome, où il amena avec lui le P. Fulgence. Notons ici les circonstances de ce voyage : environ cent milles de chemin pour aller et

autant pour revenir ; la saison la plus froide ; les routes à peine praticables, désertes et sans hôtellerie : ajoutons enfin qu'il fallait marcher toujours les pieds et la tête complètement nus, une simple tunique pour vêtement, et sans manteau.

Combien durent souffrir les deux serviteurs de Dieu, et particulièrement le P. Fulgence qui était d'une complexion faible et délicate ! Ils avouèrent que leurs pieds s'étaient grandement gonflés et que le sang s'en échappait à flots. A Rome, pour les audiences que leur donnaient les prélats et les seigneurs, ils devaient monter les escaliers des palais, où ils laissaient les traces de leur sang. Il faut convenir, en vérité, qu'à cette occasion la vertu du P. Fulgence fut mise à une rude épreuve. Mais, ferme et vaillant, il s'attacha aux exemples de son aimé Père et Fondateur. Il raconta plus tard lui-même comment, une nuit de ce voyage, ils furent obligés de prendre leur repos dans une étable. Là vint le visiter une joie indicible : une céleste et divine lumière lui révéla les souffrances qu'eut à supporter Jésus-Enfant dans l'étable de Bethléem. En résumé, à peine nouveau soldat, il se montrait aguerrri comme un vétéran. Il ne comptait que peu d'années de la vie religieuse ; et déjà il devançait les anciens dans la perfection ; on peut dire qu'il était parvenu à ce degré dont parle l'Épouse des Cantiques, où l'amour est fort comme la mort.

Mais, s'il est vrai que Dieu, d'ordinaire, met les origines des oeuvres de sa gloire dans le creuset des obstacles et des souffrances, pour en faire la solidité et y montrer le sceau de sa divine main, il n'est pas moins vrai qu'il récompense ensuite les instruments dont il s'est servi, en les produisant au grand jour, honorés et consolés. Telle fut sa conduite à l'égard de nos premiers Pères. Après les avoir éprouvés dans la patience, dans l'humilité, et dans une constante résignation de cinq années, il leur donna enfin, le 14 septembre 1737, l'ineffable joie de voir bénir, avec l'autorisation d'y célébrer les saints offices, la première église de l'Institut naissant, sous le titre de la Présentation de Marie au Temple. De plus, quatre ans après, le 15 mai 1741, ils furent au comble de tous leurs désirs, quand pour la première fois les Règles furent approuvées par un rescrit apostolique du Pontife Benoît XIV.

De quels transports fut accueillie cette heureuse nouvelle, et avec quelle ferveur ils se préparèrent aux saints voeux et à la plus étroite union avec Jésus-Christ crucifié par le lien de la profession religieuse ! Pour une telle solennité, ils fixèrent le jour du 11 juin de la même année 1741, jour dédié à la mémoire du glorieux apôtre saint Barnabé. Ils quittèrent leur nom de famille, et à celui de leur baptême ils ajoutèrent un surnom religieux. C'est ainsi que notre Fulgence; laissant le nom de famille Pastorelli, s'appela Fulgence de Jésus, comme pour marquer que son unique désir était d'imiter les vertus de Jésus crucifié.

L'occasion se présenta bientôt d'en faire un premier essai. Etant allé un jour de printemps bénir les blés de certains de nos bienfaiteurs, il rencontre sur son chemin un troupeau nombreux de chevaux. Tout à coup, l'un d'eux, comme excité par le démon, se détache des autres, fond sur lui avec une furieuse rage, le jette bouche contre terre, le foule sous ses pieds, lui fait enfin un mal horrible, surtout aux reins. Assurément le pauvre religieux devait en mourir ; et de fait, il dit que sous cette violente tempête il recommandait son âme à Dieu, pensant y laisser la vie. Mais Dieu ne le permit pas. Cette bête féroce, après avoir épuisé sa rage, finit par le laisser et se retira. Mais le pauvre patient, plus mort que vif, s'achemina, comme il put, vers Orbetello où il fut visité et soigné par les docteurs. Le mal eût exigé une cure en règle et fort longue. Mais comment attendre du P. Fulgence un séjour prolongé dans la ville pour le seul but de donner des soins à sa santé, lui qui ne soupirait que vers la solitude et qui n'avait pour son corps que la dernière de ses pensées ? Aussi, à peine put-il marcher un peu, qu'il rentra à son couvent, sans se laisser arrêter par les douces instances et les prières des bienfaiteurs et des amis.

CHAPITRE V

IL EST ÉLU MAÎTRE DES NOVICES ET PLUS TARD RECTEUR DE LA RETRAITE DE LA PRÉSENTATION

Dès cette époque, sa santé mal affermie alla toujours se détériorant ; on peut dire que le reste de sa vie ne fut plus qu'un perpétuel martyre, comme nous le verrons bientôt. Cependant, malgré l'infirmité de son corps, ses contemporains racontent qu'à partir de ce moment ses vertus allaient grandissant jusqu'à faire de sa vie un vrai miroir reproduisant l'image de Jésus Crucifié. Nos Pères s'aperçurent bien vite de quelle utilité il pouvait être à l'Institut naissant. Les Règles avant été approuvées par le Saint-Siège, on devait donc établir un noviciat régulier et dans ce but élire un directeur et maître des postulants qui venaient demander le saint habit. Ce choix ne se fit pas longtemps attendre : le premier qui avait porté ses yeux sur le P. Fulgence fut le saint Fondateur : il le savait mieux que personne apte à cet emploi, à cause de son naturel doux et prudent, uni à un grand fonds de vertu et de dons célestes. En effet, après tous les préliminaires, le P. Fulgence, à la satisfaction générale, fut élu maître des novices.

Les sentiments que lui inspira une telle charge ressortent d'une lettre écrite par lui à la même Religieuse de Piombino : « — Priez, lui dit-il, la divine Miséricorde de m'aider de sa grâce, pour qu'elle me convertisse en toute

réalité; car jusqu'à présent je n'ai été bon qu'à exercer la patience de notre Père, dont la charité me supporte, m'entoure même d'une affection spéciale. Trop grande est sa confiance en moi : il me laisse, en son absence, le soin de la Retraite, sans compter la perpétuelle assistance que je dois aux novices et aux religieux. Voilà ce qui plus d'une fois m'a fait désirer de mourir, pour ne pas être un obstacle à leur avancement spirituel. Faites-moi la charité de prier le Seigneur, vous aussi, de me tirer de ce monde, si c'est pour sa plus grande gloire, afin que ma triste conduite ne soit pas un sujet de scandale pour ces enfants si bons. »

Pour bien comprendre ces paroles, il faut savoir que, avant l'expédition du Bref de Benoît XIV, le Saint gouvernait la Retraite de la Présentation avec le titre de Recteur. Mais, comme il était occupé à l'établissement de la Congrégation et que presque toujours il était en mission avec son frère le P. Jean-Baptiste, le P. Fulgence devait donc le remplacer dans le gouvernement de la Retraite. Voilà pourquoi, si l'on disait qu'il était toujours au gouvernail de la petite barque qui commençait alors à naviguer, c'est-à-dire la Congrégation naissante, on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité.

Mais ce qui n'était qu'un provisoire de quelques années devint un fait permanent, après l'approbation des Règles. Alors eut lieu le premier chapitre général dans la forme canonique. Notre Fondateur, saint Paul de la Croix, fut élu Prévôt général de la Congrégation, et le P. Fulgence eut la charge de Recteur de la Retraite de la Présentation, gardant en même temps la direction des novices. Ces deux offices, à l'exception d'un triennat qu'on lui fit passer à Saint Eutice pour donner des soins à sa santé, il les remplit toute sa vie ; et ce fut un profit spirituel, reconnu de tous, communiqué au corps de l'Institut naissant.

Pour mieux comprendre les dispositions qui l'animaient sous le poids de ces deux charges, citons encore les sentiments qu'il exprime dans ses lettres à la même Religieuse de Piombino. Dans l'année 1746, celle-ci se plaignait au P. Fulgence de ce qu'on lui avait imposé la charge d'abbesse du monastère; et le P. Fulgence lui répondit ainsi : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus*; voilà, ma très révérende Mère, ce que nous devons dire souvent, en élevant notre esprit et notre cœur vers le ciel, puisque nous nous trouvons ensemble dans une même barque, c'est-à-dire, dans une même charge. Le Père Paul ayant été élu Prévôt Général de la Congrégation, nos Religieux ont voulu me mettre en sa place, en me choisissant — je devrais rougir de le dire — Recteur de cette Retraite. Mais que faire ? nous tourmenter l'esprit ? Non, mais, nous défiant de nous-mêmes, mettre toute notre confiance en Dieu, assurés que puisqu'il nous a imposé la charge, il nous donnera la grâce de la remplir. Il est le Maître de se servir de ses créatures comme il lui plaît. Nous sommes de faibles

instruments, mais Dieu, de sa puissante main, peut s'en servir pour de grandes choses. Quant à nous, convaincus de notre insuffisance, nous n'aurons pas de motifs de nous attribuer à nous-mêmes le moindre bien; mais nous en rapporterons toute la gloire à qui elle est due, c'est-à-dire à l'Auteur suprême de tout bien ; et nous demeurerons dans la connaissance de nos propres misères, de notre néant, de nos péchés. »

Citons encore : « Je désire grandement, il est vrai, que tous observent en tout les saintes Règles, et j'y mets tous mes soins; mais à quoi cela servirait-il si moi-même je n'ai pas le véritable esprit de l'observance Je dis au Seigneur de me pénétrer du véritable esprit de la vocation, et de m'accorder le don de la sainte persévérance, ou de me faire mourir. Car bien que le Seigneur, par sa miséricorde, m'ait inspiré ces sentiments avec la résolution de donner ma vie d'abord pour la sainte foi catholique et puis pour la Congrégation, néanmoins l'expérience me fait connaître que je ne dois pas me fier tant soit peu à moi-même : si grande est ma fragilité ! »

C'est ainsi que parlait sa profonde humilité. Mais de fait, sa conduite n'était qu'un véritable exemplaire de toute vertu. On pouvait dire de lui comme du précurseur de Jésus-Christ : Erat lucerna ardens et lucens; selon l'étymologie de son beau nom Fulgence, son intérieur était un brûlant foyer de l'amour divin, en même temps qu'au dehors son exemple n'était que splendeur : tel il fut dans l'accomplissement des fonctions et des devoirs de Supérieur : ce que nous allons dire en sera une preuve évidente.

CHAPITRE VI

SA MANIÈRE DE GOUVERNER. - SA CONDUITE EXEMPLAIRE

Avant de raconter les circonstances de sa dernière maladie et de sa mort, nous croyons être agréable au lecteur en donnant une idée un peu plus particulière des vertus du serviteur de Dieu. C'est ce que nous allons faire dans ce chapitre, autant que le peu de renseignements laissés par les Mémoires nous le permettra.

Commençons par son gouvernement. Persuadé que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de douceur et de bénignité, et que les choses faites par amour sont plus fermes et plus stables, son premier soin était d'inspirer au coeur de ses sujets l'amour de l'observance et l'esprit de la Congrégation, avec toute la suavité possible et de bonnes manières. Il agissait ainsi tant à l'égard des Religieux profès et anciens, qu'envers les tendres plantes du

noviciat. Dès les premiers jours, il avait soin de pénétrer leur âme des solides et fondamentales maximes des plus importantes vertus, c'est-à-dire, d'une humilité profonde, d'une exacte obéissance, d'une continuelle mortification et abnégation de soi-même, d'un incessant exercice de l'oraison et du recours à Dieu, et par-dessus tout d'une droite et pure intention qui ne devait pas cesser une seule minute d'animer tous leurs actes. Mais, en tous ces enseignements, il s'attachait avec une rare douceur à insinuer dans leur esprit la persuasion intérieure, sachant bien qu'agir autrement, c'est n'arriver qu'à un dangereux résultat, c'est n'atteindre que l'extérieur, pur effet du respect humain.

Toutefois, il ne faut pas croire qu'il laissât aller les choses, comme on dit, à la bonne. S'apercevait-il que quelqu'un abusait de sa bonté et de sa douceur, ou avait besoin d'être secoué à cause de sa négligence, le P. Fulgence savait employer l'énergie. Le P. Jean-Baptiste de Saint-Vincent Ferrier raconte qu'il adressa une fois une réprimande à un novice, et si retentissante, qu'il fit trembler ceux qui l'entendaient. Une autre fois un clerc profès, lui ayant demandé la permission de parler avec deux amis, ses compatriotes, prolongea son entretien trop longtemps. Le Père, avec sa vigilance ordinaire, attendit le moment du soir où le clerc vint dire sa coulpe au réfectoire : « Et vous, lui dit-il d'un air sérieux, vous pouvez bien vous passer de manger, attendu que déjà vous êtes grandement rassasié de bavardages. » Le clerc, comme il le dit plus tard, n'oublia jamais cette réprimande.

Un jeune novice, excellent, de grande espérance, et plein d'esprit, se permettait de dire souvent qu'il aurait grand plaisir de voir la ville d'Orbetello. Le maître expérimenté voulut lui procurer cet agrément ; et prenant occasion d'un dérangement de sa santé, il le conduisit un jour à la ville. Mais, pour lui faire passer la tentation, il lui ordonna, pendant que le peuple sortait de l'église des Religieuses, de se tenir à genoux devant la porte, et de se recommander aux prières des passants. Le bon jeune homme obéit, mais comme on peut se le figurer, rougissant de honte et de confusion. Excellente leçon pour lui car il fut délivré pour jamais de ces sortes de tentations.

De semblables cas, dans lesquels sa conscience délicate lui imposait des moyens un peu rigoureux, étaient d'ailleurs fort rares ; car tous l'estimaient comme un saint et lui obéissaient en conséquence. Voilà pourquoi sa conduite ordinaire et son gouvernement n'avaient d'autre base que la bonté, la douceur et la charité du divin Maître. Quiconque approchait le P. Fulgence et avait affaire à lui, le trouvait toujours égal à lui-même, toujours de même humeur, content, joyeux en toute circonstance, doux et pacifique en toute rencontre. Selon les expressions de ses contemporains, il semblait qu'il n'avait point péché en Adam, et que d'une certaine manière il n'était

point sujet aux passions. S'il devait donner un avis ou faire une recommandation, il y mettait une grâce parfaite ; s'il devait commander, c'était plutôt une prière qu'un commandement ; devait-il reprendre, il s'y prenait de manière qu'il n'y paraissait pas même une ombre d'animadversion. Lorsque parfois il croyait utile de montrer de l'émotion pour réveiller les négligents, cette émotion, on le voyait clairement, n'altérait en rien son intérieur ; ce n'était que le défaut ou le manquement qu'il attaquait; mais pour le délinquant, il l'entourait de ses tendres caresses et n'avait en vue que son bien. On remarqua, en effet, qu'avec ce mélange de fermeté et de douceur dans ses corrections, il atteignait toujours le but désiré et se conciliait de plus en plus tous les coeurs.

Pour confirmer cette appréciation, reproduisons un passage d'une lettre que le Père écrivit à une nouvelle Supérieure, en l'exhortant à la réforme de son monastère : — « Que Votre Révérence s'anime d'un grand courage pour remplir les devoirs qui lui sont imposés : Dieu sera avec elle. Dites avec saint Paul : Omnia possum in eo qui me confortat « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » C'est la cause de Dieu ; il la défendra et la conduira à bon terme. Commencez peu à peu à rétablir l'observance régulière, ayant soin d'agir en tout avec un fort courage, pour ne pas se laisser abattre par les difficultés et la lassitude. Que la force soit accompagnée de suave douceur, autant dans les paroles que dans les actes. Il faut amener vos Religieuses à l'observance beaucoup plus par l'amour que par la crainte. Le Seigneur donnera efficacité à vos paroles, à vos saintes exhortations, et par elles vous gagnerez les esprits et les coeurs des Religieuses, en leur faisant bien connaître que vos discours et vos actes ne visent que la gloire de Dieu, le bien de leur âme et l'accomplissement de votre charge. Commencez par détruire les abus les plus saillants et les plus nuisibles à l'observance, à la tranquillité, au recueillement. Veillez à ce que toutes s'adonnent à l'exercice de la sainte oraison : c'est d'elle que Votre Révérence et les Religieuses recevront de divines lumières pour marcher dans la voie de la perfection, et se réformer en tout selon l'esprit de la règle ; par elle, leurs coeurs s'embraseront du saint amour de Dieu, amour qui rend tout ce qui est pénible et difficile, doux, aisé, suave. Gardez-vous d'entreprendre tout à la fois, mais peu à peu, et une chose après l'autre ; et, avec la grâce de Dieu, vous finirez par tout obtenir.

C'était bien là sa manière à lui dans son gouvernement ; et il pouvait d'autant plus tirer cette conclusion, qu'il mettait en pratique lui-même tout ce qu'il exigeait des autres ou leur recommandait. A cause de son mal de poitrine, il ne pouvait parler longuement ni écrire; malgré cela, il n'omit jamais aucun des actes propres à un supérieur ou à un maître des novices, comme les pieuses conférences, les entretiens d'usage, la correspondance des lettres, etc. ; et cela, avec la plus scrupuleuse exactitude, sans témoigner jamais ni dégoût, ni plaintes, ni embarras. Accablé ordinairement

des mille affaires de la maison, il se montrait toujours prompt et disposé à tout expédier avec la plus active diligence. Sa cellule était toujours ouverte à quiconque voulait lui parler, et de jour et de nuit : à tous il donnait satisfaction, le mieux possible, sans tenir compte de sa tranquillité ou de ses intérêts.

Lorsque de la Retraite de Saint Eutice, où on l'avait mandé pour raison de santé, il fut rappelé au Mont Argentaro, afin de reprendre la charge de maître des novices, il dit au Religieux qui l'accompagna un temps : « Je vois très bien que je vais à l'immolation ; mais, puisque la sainte obéissance l'exige et que telle est la volonté de Dieu, j'y vais d'une volonté libre et heureuse. » — Nous savons qu'il avait demandé en grâce au Seigneur de réserver pour la nuit ses souffrances, mais de lui laisser, le jour, la liberté des travaux et des fatigues. La grâce lui fut accordée : quels que fussent, en effet, ses malaises durant le jour, ils ne l'empêchaient point de remplir ses emplois. Mais, la nuit, il était en proie à de telles douleurs, à des angoisses telles qu'elles lui ôtaient tout sommeil et tout repos ; aussi devait-il, d'ordinaire, se tenir sur son séant.

Dans cet état, certes, il aurait pu se dispenser d'assister aux exercices du chœur ; mais au contraire il s'y trouvait le premier. Durant les matines que nous psalmodions, la nuit, debout, il se sentait choir, et près de défaillir. Mais il avait appris à tromper sa faiblesse physique en s'excitant au courage, en différant toujours d'un nocturne à l'autre son départ du chœur ; et de cette façon il y restait jusqu'à la fin. Ces victoires lui inspiraient une telle satisfaction qu'il disait dans une circonstance : « Lorsque, aux exercices spirituels, j'éprouve le plus d'aridité et d'ennui, c'est alors que je suis le plus content : je suis certain qu'alors l'amour-propre n'y trouve point son profit, et que je travaille uniquement pour plaire à Dieu et accomplir sa très sainte volonté. »

Au résumé, on peut dire en toute assurance que si nos premiers Religieux furent pénétrés de cet esprit qui est le caractère propre de la Congrégation, la Congrégation le doit, après le saint Fondateur, au P. Fulgence. A lui encore sont dus, en grande partie, les heureux triomphes remportés en des luttes si violentes et si nombreuses, sur des obstacles de tout genre, que cette époque vit se dresser contre l'Institut. Naturellement, de semblables crises inspiraient maintes fois à l'esprit des Religieux des craintes, des découragements, des perplexités. Notre P. Fulgence, toujours à son poste, tenait ferme, ranimant la confiance en Dieu, les excitant tous à l'union, à l'observance. — « Soyons unis entre nous, disait-il ; demeurons constants dans la sainte charité et la concorde ; et rien du dehors ne pourra nous nuire. » Un Religieux qui fut son novice raconte que, en 1764, survint à la Retraite du Mont Argentaro une épidémie si générale que sur douze novices un seul ne fut pas atteint de la fièvre. Le P. Fulgence était là, les

encourageant tous à affronter de grand coeur cette terrible épreuve. A la fête de l'Exaltation de la sainte Croix : « Réjouissons-nous, dit-il, puisque la sainte Croix nous trouve tous unis avec elle.

CHAPITRE VII

SON EXTRAORDINAIRE, MORTIFICATION DES SENS

Du récit que nous venons de tracer, le lecteur a pu tirer la conclusion suivante, à savoir : quelle consolation ne donnait pas le gouvernement du P. Fulgence, et en même temps quel fruit ne produisait-il pas, dès lors que sa conduite et son exemple servaient de perpétuel aiguillon à la pratique des vertus qu'il enseignait. En abordant le sujet de sa mortification, nous rappellerons combien, après la triste aventure du cheval qui l'assaillit, sa santé, assez frêle déjà, devint chaque jour plus défaillante. Si auparavant il prenait peu de nourriture, à partir de ce moment sa mortification revêtit quelque chose d'extraordinaire. Il dut se résoudre, le reste de sa vie, à ne boire que de l'eau et à ne mettre point de sel dans ses aliments, auxquels d'ailleurs il touchait à peine : on eut pu croire enfin qu'il avait perdu le sens du goût.

Il arriva plus d'une fois que le Religieux destiné à préparer la table oublia de mettre à sa place le vase d'eau. On remarqua que le Serviteur de Dieu ne l'en avertit jamais ni par signe ni par parole, et qu'il sortait du réfectoire avec les autres sans avoir bu. Le frère ne manquait pas d'aller lui demander pardon de son oubli; mais au lieu d'une réprimande, il n'entendait que cette douce réponse : — « Ne vous en préoccupez pas; c'est sans importance. »

A la fin de son séjour à Orbetello, où furent soignées les blessures qu'il avait reçues du cheval, et au moment de son retour à la Retraite, on lui donna deux oeufs pour son repas du soir. En rentrant au couvent, il les remit au Frère lai, lequel, sans doute par une permission divine, oublia de les mettre à cuire. Le P. Fulgence n'en parla point et n'eut pas même l'idée de s'informer de ce qu'on en avait fait.

Il raconta qu'un jour, revenant de mission avec le saint Fondateur et allant à pied, ils furent pris tous deux d'une soif ardente. Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent à une fontaine. Déjà ils se disposaient à étancher leur soif, lorsque le P. Paul, se retournant vers le P. Fulgence, lui dit : « Ne serait-il pas mieux que nous fissions un acte de mortification pour l'amour de Jésus-Christ ? » — Il n'en fallait pas davantage pour le décider à

pratiquer la mortification, son spécial attrait : ni l'un ni l'autre n'approchèrent leurs lèvres de l'eau.

Le P. Jean-Baptiste de Saint Ignace assure que, pendant son noviciat, en balayant la cellule du Père, il trouvait sur des papiers et dans l'angle de la fenêtre des caillots de sang, et que néanmoins il le vit toujours gai et content, comme si rien ne lui fût arrivé. Jamais il n'entendit de sa bouche une plainte, une parole d'impatience ou contraire à une parfaite résignation. Ses souffrances étaient des plus aiguës, surtout la nuit, obligé, comme nous l'avons dit, de se mettre sur son séant, et presque toujours sans pouvoir fermer l'oeil. Un de nos Religieux, le P. Antoine du Calvaire, raconte qu'un jour, en lui taillant la barbe avec des ciseaux, il commit la maladresse de lui couper net un morceau de la lèvre supérieure. La blessure dura longtemps ; et à tous ses repas il en coulait du sang en abondance. Ni au moment de l'accident ni jamais depuis, le bon Père n'en témoigna le plus petit mécontentement, et même, lorsque le P. Antoine lui exprimait son vif regret, le P. Fulgence n'avait qu'une réponse : « Mais ce n'est rien !

Ces faits, peu nombreux mais authentiques, suffisent pour montrer à quel degré de perfection il était arrivé en ce genre de vertu. On peut affirmer que sa mortification était à toute épreuve; car il était toujours le même, imperturbable, indifférent : rien de nouveau, ce semble, rien de douloureux pour lui. Bien plus, — tant était grand son amour de la souffrance, — comme s'il eût fait peu de cas des austérités de la vie qu'il avait embrassée et des infirmités qui le consumaient, il montrait clairement dans sa manière d'agir qu'il allait à la recherche des souffrances, et que c'était pour lui un scrupule de n'en pas saisir toutes les occasions qui se présentaient.

Lorsque, par exemple, il se trouvait hors de la Retraite pour quelque raison pressante ou pour le saint ministère, il ne pouvait se résoudre, dans aucun cas, à se promener tant soit peu par les rues. « Il ne convient pas, répondait-il, à des Religieux de la Passion de se promener sur la voie publique. »

Dans aucune occasion, il ne manifesta le désir d'apprendre les nouvelles du monde ou de voir des choses belles et rares, et même de prendre le plus léger, le plus légitime soulagement. En tout lieu, ses yeux toujours baissés, son maintien, sa réserve et sa modestie étaient un sujet ravissant de pieuse édification. C'était avec une prédilection marquée qu'il aimait à se tenir en silence. Devait-il parler, le ton de sa voix était si humble et si bas, que souvent on l'entendait à peine. Pour tout résumer, on peut dire qu'il était une véritable image de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

CHAPITRE VIII

SA PROFONDE HUMILIÉ

Cette ressemblance avec Jésus-Christ, nous la reconnâtrons aisément dans le P. Fulgence, si nous l'examinons sous le rapport de la vertu qui est la vraie pierre de touche, je veux dire l'humilité. Il suffisait d'observer sa façon d'agir, ses sentiments, ses entretiens, son genre de vie, pour découvrir avec clarté quelle idée il avait de lui-même, et dans quelle basse estime il désirait être tenu par autrui. Bien qu'il eût reçu de Dieu un si riche trésor de belles qualités et de dons extraordinaires, loin d'en tirer vanité, il y voyait au contraire le motif de se confondre davantage et de s'humilier. Ses actes habituels de vertu n'étaient à ses yeux qu'un pur néant; et dans la crainte de l'estime qu'en pourraient faire les autres, et de la considération qu'ils pourraient lui attirer à lui-même, il était excessivement jaloux de les dérober à tous les regards. Il surveillait attentivement son langage, pour ne laisser échapper aucune parole tendant à sa louange; et si, par inadvertance ou pour l'édification d'autrui, il lui arrivait de dire un mot de lui-même, il s'en reprenait aussitôt qu'il s'en apercevait, s'abaissait et accusait son propre orgueil.

Voilà pourquoi il ne parlait jamais des autres qu'avec éloges, et se soumettait à tout Supérieur qui lui était donné. Dans les dernières années de sa vie. le P. François Antoine du Crucifix, qui avait été son novice, fut élu Recteur de la Retraite de la Présentation; le serviteur de Dieu fut heureux d'accepter la charge d'inaugurer sa prise de possession. Il adressa un chaleureux discours à la communauté pour exciter tous les Religieux à prêter au nouveau Recteur une sincère et filiale obéissance ; il conclut en disant qu'il la prêterait le premier; car il se sentait sincèrement disposé à obéir à tout Supérieur qui lui serait donné, fût-ce même un Frère lai.

Oui, c'est du fond de son coeur que sortaient ces paroles ; en voici la preuve. Un jour, le Recteur, plein d'estime et de vénération pour le P. Fulgence, alla se placer au milieu du réfectoire pour faire sa coulpe. A cette vue, le serviteur de Dieu rentrant en lui-même : « Il est vrai, dit-il, je suis rempli d'un grand orgueil, mais je n'ai pas la volonté, ce me semble, d'y ajouter celui de reprendre mon Supérieur. » — Un de ses frères lui écrivit une fois pour lui demander s'il pourrait aller le voir au couvent. Comme maître des novices et avant été déjà Supérieur, il avait le droit certainement de l'inviter lui-même, assuré de l'agrément de toute la communauté. Néanmoins le serviteur de Dieu, qui pour la soumission égalait la simplicité des enfants, répondit à son frère en ces termes : « Ce que décidera le Père Recteur, je le ferai, dépendant en tout et pour tout de ses ordres ; et quand

vous croirez nécessaire d'entreprendre une excursion là haut, faites-le-lui savoir ; et lui prendra la décision qu'il croira le plus à la gloire de Dieu. »

Enfin, du fait suivant ressortira encore sa véritable humilité de coeur. Une fois, notre saint Fondateur vint faire la visite au Mont Argentaro, et comme, selon son habitude, il cherchait toujours l'occasion de s'abaisser et de s'humilier, pour satisfaire ce vif et profond attrait que lui inspirait la basse estime de lui-même, voilà qu'un soir, pendant que le P. Fulgence se trouvait avec ses novices dans la récréation commune, le Saint apparaît, une grosse chaîne au cou ; il se met à genoux aux pieds du P. Fulgence et des novices ; il commence, avec des torrents de larmes, à s'humilier, à s'accuser d'être un homme inutile, incapable et n'ayant jamais rien fait de bien. Puis, convaincu de l'humilité du P. Fulgence et voulant accroître l'estime qu'en avaient les novices, et leur faire apprécier ses saints enseignements, il s'épancha en expressions élogieuses pour lui : "Son dévouement lui a fait affronter de rudes fatigues, de nombreuses souffrances pour la Congrégation... il méritait donc d'être écouté, imité, etc..." En entendant ces paroles, l'humble serviteur de Dieu, tout confus et abîmé dans son néant, se jette à terre, gémit lui aussi ; et, pour rabattre de ces éloges, il s'accuse de ses propres défauts, il cherche enfin à surpasser son Père par la profondeur de ses humiliations et de ses abaissements. Les bons novices, en voyant leurs Supérieurs rivaliser ainsi de vertu, étaient hors d'eux-mêmes, stupéfaits ; et plus que jamais ils furent confirmés dans leur estime pour eux.

CHAPITRE IX

SON PARFAIT DÉTACHEMENT. - L'ARDEUR DE SON AMOUR POUR DIEU

Ce bas sentiment que le P. Fulgence avait de lui-même fait aisément comprendre combien peu il tenait compte des choses de la terre. A l'entendre, tout était bon pour lui, tout était suffisant. Tout événement le trouvait égal à lui-même ; en tout, il ne savait qu'adorer et bénir les divines dispositions de la Providence. Écrivant à une personne de confiance en 1746, il lui parle ainsi : « J'ai été condamné dans le chapitre par la charité des Religieux, assurément mes maîtres dans la perfection, à séjourner à Orbetello, pour apporter soulagement aux angoisses de mes nuits. Humainement parlant, je ne vois pas de probabilité dans la guérison ; je ne la désire même pas : que Dieu fasse ce qui lui plaît. »

A un de ses frères qui lui communiqua la douleur que lui causait la mort de sa compagne, il répondit : « Croyez-moi, vous n'avez pas de moyen plus efficace pour conserver la paix du coeur, dans les tempêtes de la mer orageuse de ce monde trompeur, que de reconnaître et adorer la volonté de Dieu, en tous les événements, en toutes les adversités, en toutes les infortunes, C'est là qu'il faut se retrancher et dire sans cesse dans un entier abandon : Dieu l'a voulu ainsi ; il est le Maître ; que tout soit pour son amour. Oh si vous saviez quel trésor secret de mérites renferme ce seul acte de parfaite résignation à la volonté de Dieu, et de résolution forte à tout souffrir pour son amour ! Vous ferez ainsi je l'espère. »

Quant à lui, dès qu'il connaissait la volonté de Dieu, il s'y livrait avec l'abandon d'un mort, et ni les obstacles, ni les sacrifices, n'importe lesquels, ne pouvaient le faire hésiter et moins encore reculer. Voici ce qu'il écrivait à la Religieuse dont nous avons parlé, au sujet de ses répugnances pour la charge de Supérieure : « Je compatis à votre peine, d'autant plus que je suis, depuis si longtemps, le serviteur de cette Retraite, avec la double charge des novices et de tous les Religieux, pour le temporel comme pour le spirituel. Mais si Dieu, par la voix des Supérieurs, le veut ainsi, pourquoi aurais-je une volonté différente ? »

Dans sa charge de Supérieur, privé souvent de ressources, il eut à traverser des situations critiques ; mais il ne perdit jamais ni courage ni confiance. — « Soyons fervents, disait-il à ses sujets, fidèles à l'observance, aimons et servons Dieu avec constance, ne craignons pas que le nécessaire manque. » Et il répétait ces paroles avec le ferme accent de conviction que lui donnait sa propre expérience, car, en maintes occasions, il avait, pour ainsi dire, touché de la main les attentions de la Providence.

Certes, ce que nous avons dit jusqu'à présent suffit pour convaincre le lecteur de son amour pour la Congrégation et des désirs qu'il formait pour son établissement. Néanmoins, à l'époque où il la voyait en butte aux oppositions, aux persécutions violentes, il disait habituellement : « Notre devoir est de n'avoir d'autre vue que la plus grande gloire de Dieu. Si je savais que cette Congrégation ne sera pas vouée au plus pur service de Dieu, moi-même je serais le premier à prendre le marteau et à jeter à terre les murs des Retraites.

Ces traits, que nous trouvons enregistrés dans les Mémoires, parlent d'eux-mêmes et montrent avec une évidente clarté la solidité de sa vertu, l'élévation de son esprit, et le sublime degré de perfection qu'avait atteint le serviteur de Dieu. Il serait donc superflu de traiter spécialement de la vivacité de sa foi, de son espérance et de sa charité. L'éminence de ses

vertus ne rayonne-t-elle pas avec splendeur dans les actes, dans le genre de vie que nous venons de raconter ?

Comme couronnement de ce récit, nous dirons comment la ferveur dont son coeur était consumé alla croissant. Quoique jaloux d'en dérober le secret aux yeux des hommes, il ne réussit pas toujours à la couvrir d'un voile si épais qu'il ne s'en échappât quelques étincelles de grande édification. Le P. Jean-Baptiste de Saint Ignace, qui, pendant l'année de son noviciat, lui servit la messe chaque matin, atteste que le serviteur de Dieu y apportait un recueillement angélique : et, chose singulière ! en arrangeant le calice après la consommation des saintes espèces, il remarqua que l'endroit de ce même calice où le P. Fulgence avait tenu la main, exhalait une chaleur très sensible, bien que l'on fût au plus fort de l'hiver.

Quiconque l'eût vu, après sa messe, l'aurait pris en vérité pour cette âme dont parle l'Épouse des Cantiques et qui s'écrie : *Inveni quem diligit anima mea*; tant il paraissait concentré en lui-même et plongé dans l'oraison. Lui demander audience en ce moment était inutile ; il avait soin de se faire représenter par un autre Religieux. Et ce recueillement ne le quittait pas à sa sortie de l'église ou du chœur ; mais il l'accompagnait partout. Aussi suffisait-il de le regarder, pour être aussitôt persuadé qu'il marchait sans cesse en la divine présence et entretenait toujours avec son Dieu des communications intimes.

Son intérieur se révèle encore à nous par quelques expressions qui lui échappaient dans ses lettres. Il écrivit à une Religieuse : « Priez Dieu de m'accorder ou la mort ou l'amour. » — Dans une autre lettre : « Aimez le Souverain Bien, infiniment aimable, et aimez-le aussi pour moi, qui suis tout de glace dans l'amour de Dieu, lui qui est tout amour pour moi. » — Mais en réalité il était loin d'être de glace ; et, bien que son humilité lui voilât la connaissance de lui-même, il aurait pu justement se glorifier avec l'Apôtre d'être parvenu à ce degré où l'âme ne vit plus de sa propre vie, mais de la vie de Jésus-Christ.

CHAPITRE X

SA DERNIÈRE MALADIE. — SA SAINTE MORT LES CHOSES TENANT DU PRODIGE QUI L'ONT SUIVIE

Quand une statue a atteint sa perfection, on la transfère dans la galerie qui lui est destinée : de même les âmes des justes, après que la divine Providence a perfectionné en elles son oeuvre sur cette terre et qu'elles

ont acquis le degré de vertu qui les rend aptes à occuper leur place dans la céleste demeure, Dieu les transfère de cette vie au ciel par un heureux trépas.

En l'année 1755, notre P. Fulgence était déjà mûr pour le ciel. Atteint d'une grave tumeur sous l'oreille, pour y donner des soins, il dut descendre à Orbetello. Mais quand arriva la semaine sainte, inflexible à toutes les instances des pieux seigneurs qui voulaient le retenir, il rentra au couvent pour célébrer une dernière fois avec ses Religieux les saints offices de Pâques. Après les fêtes, les Religieux, voyant que le mal du Serviteur de Dieu empirait toujours, le prièrent de revenir à Orbetello pour continuer le traitement. Dur conseil pour le bon Père, qui préférait à tout remède une vie éloignée des hommes pour converser avec Dieu. Mais les Religieux, pressés par leur charité, se réunirent et décidèrent de lui en faire un devoir d'obéissance. Au nom d'obéissance le Serviteur de Dieu baissa humblement la tête, reconnaissant la volonté de Dieu, et aussitôt il se prépara à regagner la ville.

Avant de partir, il dit à un prêtre, son confident : « Maintenant, je le reconnais, Dieu veut que je retourne à Orbetello ; j'y vais volontiers, j'en suis même content : on me donnera le feu ; et j'aurai ainsi l'occasion de souffrir quelque chose pour mon Jésus, n'ayant encore rien souffert pour son amour. » A peine arrivé, en effet, à la maison de Marie Grazi, où d'ordinaire il recevait l'hospitalité, qu'on lui appliqua le feu. Pauvre patient, quelles poignantes angoisses ne dut-il pas éprouver Mais à l'intensité de la douleur il opposa un invincible courage. Opération inutile, pourtant, à laquelle vinrent s'ajouter la fièvre, la jaunisse et une aggravation de sa maladie de poitrine.

De tels symptômes ne laissèrent aucun doute sur l'état alarmant du malade ; et lui-même déclara bientôt qu'il approchait de sa fin. Il demanda à se confesser et à recevoir le viatique; un de nos Religieux, le P. Clément de la Vierge des Douleurs, l'assistait, et ne le quittait point. Deux nuits avant sa mort, on le vit ouvrir ses bras et on l'entendit s'écrier : Oh! que c'est beau ! Oh! que c'est beau .», Mais quel était le motif de ce cri, on ne put le comprendre. Deux de nos Frères laïcs, revenant de voyage et avant appris en chemin que le P. Fulgence, leur aimé Supérieur, se trouvait à Orbetello très dangereusement malade, vinrent le visiter et recevoir sa dernière bénédiction. Il les accueillit avec une bonté touchante ; et, en les congédiant, il les chargea de dire aux Religieux de ne pas se donner la peine de venir jusqu'à la ville pour faire la levée de son corps, qu'il suffirait de venir le recevoir à la barque qui le portera aux pieds de la montagne, et, pour ses funérailles, de n'allumer que deux cierges à l'autel ; car il voulait être traité comme pauvre.

Cependant, comme la maladie ne cessait de progresser, il demanda lui-même avec instance le sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une dévotion particulière et une humilité profonde. Il fit ensuite appeler la bienfaitrice et lui dit : « Quel est votre nom? Marie, Jeanne, Catherine, n'est-ce pas ? Eh bien! imitez donc Marie la très sainte Vierge ainsi que saint Jean qui suivirent Jésus, lui tinrent fidèlement compagnie au Calvaire, et l'assistèrent à ses derniers moments au pied de la croix ; imitez aussi sainte Catherine de Sienne, en faisant de votre coeur une cellule pour vous y entretenir seule avec Dieu seul.

Le lendemain, son état déclinait à vue d'oeil. On appela le Prieur de la Collégiale, qui lui fit la recommandation de l'âme, et lui donna la bénédiction in Articulo Mortis, avec celle du saint Rosaire et du Carmel. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, le bon Père, ouvrant les yeux brillants comme deux étoiles, remit son âme bénie entre les mains de son Créateur : il était âgé de quarante-quatre ans et dix mois ; il en avait passé vingt dans la Congrégation. Epuisé par ses travaux et ses austérités, il emportait devant Dieu un riche trésor de vertus et de mérites.

Aussitôt qu'on apprit dans la ville la nouvelle de cette précieuse mort, il y eut une émotion générale, indescriptible. Les seigneurs, et surtout le Général commandant la place, firent tout leur possible pour garder auprès d'eux ce sacré dépôt. Mais les Religieux soutinrent leurs droits avec fermeté ; finalement l'entente s'établit, à la condition que le serviteur de Dieu serait enseveli à part, dans un caveau spécial. La dépouille fut accompagnée par tout le clergé, séculier et régulier, par toutes les Confréries et par une foule immense jusqu'à la porte de la mer. Tous s'écriaient que c'était un saint et s'empressaient de couper des morceaux de son habit, pour les garder comme des reliques. Au port se trouvaient nos Religieux descendus de la Retraite. Alors, accompagnés par la Confrérie de la Miséricorde et par un peuple nombreux, ils passèrent l'étang en barque, et, récitant les psaumes de la liturgie sacrée, ils portèrent le corps à la Retraite de la Présentation, sur le Mont-Argentaro.

Chose vraiment admirable ! quand la procession arriva au seuil de l'enclos, le cadavre, que sa maladie de la jaunisse avait laissé pâle et jaune comme safran, en présence du couvent, revêtit tout à coup une beauté et une blancheur qui ravissaient tous les regards. On remarqua de plus qu'il était encore flexible comme s'il eût été vivant. Un Frère eut l'idée de lui ouvrir la veine au bras ; il en sortit un sang fluide, bien qu'il y eût plus de trente heures qu'il était mort. Après la célébration des funérailles et les suffrages prescrits par la Règle, le corps fut déposé dans un cercueil avec un court résumé de sa vie, écrit sur parchemin et renfermé dans un tube de métal ; et le tout fut déposé dans une cavité pratiquée près de la balustrade du maître-autel. Tous les religieux, pénétrés d'une tendre et pieuse vénération,

déploraient la perte d'un père et d'un maître si affectueux et si profondément aimé.

Mais, si cette perte fut sensible pour tous, elle le fut infiniment plus pour notre saint Fondateur. Il en apprit la nouvelle à Corneto chez nos bien-fauteurs, les seigneurs Costantini. « O Dieu, s'écria-t-il, nous avons perdu un grand homme, un soutien de la Congrégation naissante » ; et en disant ces paroles, il s'échappa en torrent de larmes. Ces larmes, dans la suite, se renouvelèrent presque toujours, à chaque fois qu'il faisait la visite de la Retraite du Mont Argentaro ; une fois entre autres, pendant la cérémonie funèbre qui se fait à l'ouverture de la visite, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! cher Père Fulgence, pourquoi nous avez-vous quittés si tôt ? Pourquoi n'avez-vous pas attendu ? — Ces regrets, on ne saurait les attribuer à un simple sentiment naturel, car nous savons que durant la vie du P. Fulgence, il en parlait toujours avec des expressions de grande estime. Au surplus, il suffit de lire les quelques lettres qui nous sont restées, à l'adresse de ce même Père, pour voir quelle haute idée notre Saint avait de ses vertus. De plus, des témoins oculaires nous apprennent dans leurs récits qu'en parlant parfois du P. Fulgence, il levait sa barrette en signe de respect et disait : « Le P. Fulgence est un saint. »

CHAPITRE XI

QUELQUES-UNS DE SES DONS SURNATURELS APPARUS PENDANT SA VIE. - QUELQUES-UNES DES GRACES OBTENUES PAR SON INTERCESSION APRÈS SA MORT.

Nous terminerons cette biographie par le récit de quelques faits qui montrent que le serviteur de Dieu ne manqua pas des dons appelés gratuitement donnés : ce sera une preuve de plus de la sainteté que lui attribuait l'opinion. Tous ceux qui l'ont connu attestent que dans la direction des âmes le P. Fulgence fut vraiment admirable, si bien qu'on était persuadé qu'il possédait le don du discernement des esprits. Car il savait diriger chaque âme selon une impulsion particulière, dans laquelle on voyait clairement qu'il était guidé par le Saint-Esprit. Nous ne parlons pas de la merveilleuse onction qui offrait tant de charmes à quiconque traitait avec lui des affaires de sa propre conscience.

Il semble aussi qu'il était doué du don de prophétie. Il prédit à divers Religieux que la maladie dont il fut atteint serait la dernière. Les Mémoires rapportent qu'un jeune novice, nommé Eutice, étant tombé malade, tous

croyaient que son mal le conduirait à la mort. « Non, dit le serviteur de Dieu, ce n'est pas à vous de mourir, et d'être le premier dans la Congrégation à arborer l'étendard pour le Paradis. » Le seigneur Jean-François Saucer d'Orbetello qui se trouvait là présent, reprit aussitôt : « Père Fulgence, et qui sera donc le premier à porter un semblable étendard?... — « Son compagnon qui est venu ici avec lui », répliqua le Père. Celui ci était un autre jeune novice appelé Confrère Turrenius de la Sainte Trinité, natif de Soriano. En ce moment, il jouissait d'une excellente santé. Mais peu de temps après, il fut pris d'une maladie qui le mit au tombeau : ainsi se vérifièrent ces paroles qu'il serait le premier à arborer l'étendard pour le ciel, puisqu'il fut le premier religieux mort dans la Congrégation.

Après la précieuse mort du P. Fulgence, il plut à Dieu de montrer encore combien il était agréable et cher à son coeur, en accordant des grâces par son intercession. Il suffira d'en citer quelques-unes. A Pereta, pays natal du serviteur de Dieu, Madeleine Rossi fut un jour assaillie d'une si violente douleur de tête qu'elle la jetait dans d'inexprimables angoisses : elle ne pouvait supporter le moindre bruit des pas dans la maison. Sa soeur Françoise lui mit secrètement sur le front une parcelle d'étoffe que le serviteur de Dieu avait portée sur sa poitrine. A l'instant, la malade frissonne : « Que m'avez-vous mis sur la tête? dit-elle ; il m'a semblé que de ma tête s'échappait une brûlante flamme. » Et au même instant, toute douleur disparut sans retour.

La même Madeleine Rossi et sa soeur se trouvaient, toutes deux, atteintes depuis plusieurs mois de la fièvre tierce. Comme les remèdes ne produisaient aucun effet, leur mère gravit le Mont Argentaro pour visiter le tombeau du Serviteur de Dieu, son cousin germain, avec la confiance intime d'obtenir par son intercession la grâce de la guérison pour ses filles. Après avoir prié avec beaucoup de dévotion au tombeau du P. Fulgence, elle y déposa un flacon d'eau qu'elle emporta chez elle. Sa confiance ne fut point vaine : à son arrivée, elle fit boire de cette eau à ses deux filles, et aussitôt l'une et l'autre recouvrèrent une santé parfaite.

Une religieuse, M. Lucie Madeleine, au monastère de Toscanella, atteinte d'une maladie grave et d'autres grandes souffrances, prit le crucifix que portait le Serviteur de Dieu, le garda toute la nuit dans sa maison ; et le matin suivant, elle se trouva complètement guérie.

Le court récit que nous venons de tracer suffira sans aucun doute pour nous donner une idée de la sainte vie de notre P. Fulgence, et nous montrer jusqu'à quel point il avait pénétré dans le coeur de Dieu. Un témoignage plus manifeste encore, ce semble, est le fait suivant, arrivé vingt et un ans après sa mort. Comme on devait refaire le parvis de l'église,

les Religieux, sur l'ordre du Père Provincial, examinèrent ce cher dépôt. Mais quel ne fut pas leur étonnement, de le trouver encore intact, sans corruption ! on y découvrait à peine une première atteinte ; il s'écoulait une eau abondante, mais exempte de toute mauvaise odeur. Après avoir replacé le saint dépôt, on mit dessus une pierre de marbre blanc avec une simple inscription, qui rappellera aux Religieux de l'avenir la mémoire chère et bénie de ce vertueux fils de saint Paul de la Croix, et les excitera toujours à suivre ses exemples.

^[1] On nous pardonnera de reproduire ici ce trait que nous avons déjà raconté dans l'Histoire de saint Paul de la Croix.

<http://passionistes.du.cros.pagesperso-orange.fr/>